

TRAVAIL ET PHILOSOPHIE

Bernard Bourgeois

La question de savoir comment le travail est devenu un objet de la philosophie est une particularisation de celle, générale, de la genèse du contenu philosophique. Un contenu devient-il philosophique en raison d'une nécessité de sa pleine réalité, plongée dans l'aporie et par là poussée à s'interroger sur elle-même, ou en raison d'une liberté accrue de la philosophie dans la maîtrise de ses conditions d'exercice ? Est-ce le travail qui s'élève à la philosophie ou la philosophie qui s'enracine dans le travail ? Yves Schwartz, réfléchissant sur la rencontre de la philosophie et du travail, en date l'inauguration à l'intervention de Hegel. Il est vrai que celui-ci, dans la *Phénoménologie de l'esprit*, insère le travail, comme travail matériel socialement servile, dans la suite rationnellement nécessaire des figures de la subjectivité humaine aspirant à la liberté, et, dans *l'Encyclopédie des sciences philosophiques*, en fait un moment objectif de la société civile, pré-étatique.

Il est tout aussi vrai que, suivant Hegel, le travail n'accomplit la liberté ni subjectivement, car le discours est plus vrai que lui, ni objectivement, car le service politique humanise mieux que lui ; au sein même de l'État le plus rationnel présenté comme définitif par Hegel, le travail se nie lui-même dans un chômage insurmontable par la société mondialisée. Pour Yves Schwartz, une telle limitation de la réalité positive du travail renvoie à l'idéalisation que lui impose le concept hégélien, et, plus généralement, tout concept. Aussi bien ne s'inscrit-il pas dans l'entreprise d'abord conceptualisante du travail, illustrée, en France, entre autres, par Jules Vuillemin dans son ouvrage *L'être et le travail*. Le titre même du maître-ouvrage de Yves

Schwartz : *Expérience et connaissance du travail*, fait bien précéder la connaissance par l'expérience : « toute connaissance du travail suppose sa mise à l'épreuve constante par l'expérience du travail » (*Travail et philosophie : convocations mutuelles*, Toulouse, Editions Octares, 1992, p. 223) Tel est le principe méthodologique fondamental de la recherche totalisante que Yves Schwartz a consacrée au travail.

Cette valorisation méthodologique de l'expérience n'inscrit nullement, certes, la démarche schwartzienne dans un quelconque empirisme. Elle ne signifie en rien l'investissement théorique du sujet par l'objet, car l'expérience est essentiellement praxis, expression d'une activité dont le conditionnement extérieur inévitable suppose une spontanéité qui, chez l'homme, est liberté. Le marxisme de Yves Schwartz, toujours pratiqué avec liberté, a été théorisé au plus loin de tout nécessitarisme ou naturalisme, dans le rejet, mieux : dans l'ignorance, des platitudes du scientisme. L'existence d'une négativité des conditions sociales du travail ne supprime pas le caractère foncièrement actif de celui-ci. Il est bien la concrétisation de l'activité, et cette positivité qui est la science permet à une philosophie de s'ordonner par sa notion et de se présenter comme une ergologie. Yves Schwartz n'a pas créé seulement le mot, mais aussi la chose.

Si la connaissance proprement dite du travail, développement de son concept, est tentée de découvrir en tout travail, indûment, la liberté plénière immédiatement manifestée par le travail intellectuel ou conceptuel, l'expérience originaire, pratique donc subjective, du travail le plus réel, est l'épreuve effective de la liberté primaire, formelle, constitutive de l'homme. Même dans l'usage de soi par les autres, les prescripteurs du travail imposé, il se glisse toujours un incoercible usage de soi par soi présent comme tel à lui-même. Le travailleur le plus aliéné ne peut pas ne pas tenter de faire des normes auxquelles il obéit ses propres normes. La créativité singulière liée à la liberté formelle native en chaque homme tend toujours à s'exprimer aussi dans les gestes les plus contraints. L'acte de travail est ainsi un acte hybride, faisant s'entrecroiser le social et l'individuel. C'est ce qu'affirmait déjà, dans la reconnaissance de l'inspiration marxienne, *Expérience et connaissance du travail*. On voit que, dans le contenu comme dans la démarche de son anthropologie centrée sur l'exploration du travail humain, Yves Schwartz récuse tout

dogmatisme idéologique. Son propos se veut totalisant, mais dans une totalisation immanente à l'expérience la plus ouverte de l'homme par l'homme.

Une telle ouverture caractérise l'institution de l'ergologie schwartzienne. En sa réalisation nationale présentement illustrée ici, comme dans sa réalisation régionale, aixoise, solidement fixée, elle pratique l'interaction la plus dynamisante. Ces Journées bienvenues l'attestent par leur programme, qui rappelle le passé de l'ergologie, mais s'interroge aussi sur son avenir, en traitant des problèmes qu'elle se pose dans notre actualité. Par la pluralité des questions théoriques et pratiques soulevées. Par l'impressionnante diversité des intervenants invités. J'ai été très honoré d'avoir été convié à participer à cette grande manifestation. Cher Yves, l'Institut de France a eu mille fois raison de vous élire lundi dernier en qualité de Membre Correspondant de l'Académie des Sciences morales et politiques, à la place auparavant occupée par François Dagognet. Je vous félicite pour cette élection et suis heureux – en terminant – de vous faire applaudir pour cette distinction tellement méritée.